

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

VI

LES PETITS HOMMES

La maison semblait comme morte, car les choses s'imprégnent vite de la tristesse des hommes. Le jour se levait. Ou plutôt, l'heure où le jour aurait dû paraître sonnait à la grosse horloge toujours enroutée, mais aussi toujours régulière. Un rideau de brouillard épais, s'élevant comme un mur, interceptait la vue à dix pas. Rien ne ressortait de cette ombre grise. Elle noyait le ciel, elle enveloppait la terre. On eût dit que jamais le soleil ne parviendrait à la percer. La forêt, la route, la Marne, disparaissaient derrière. De sa maison, Catherine apercevait à peine la silhouette des arbres dénudés de la cour.

À la clarté de la lampe, elle rangea le ménage, tandis que le feu s'allumait ; Catherine agissait sans hâte et avec un tranquille courage. Depuis la veille seulement, le maître, le mari, le père, s'en était allé. Tant qu'elle l'avait eu là, dans ce grand lit, tant qu'elle avait pu regarder ce cher visage, elle ne crut point l'avoir tout à fait perdu. C'en était fait maintenant, à jamais. Il dormait dans la fosse profonde, elle demeurait seule avec ses enfants.

Certes, pas un : minute elle n'eut la pensée de trouver le fardeau trop lourd, ni de se demander comment elle viendrait à bout de le soulever ; Catherine savait que Dieu veille sur tous les nids : couvées d'enfants, couvées d'oiseaux. Elle avait entendu le curé répéter bien des fois que Dieu bénit les familles nombreuses, et la veuve possédait trop de foi, d'espérance et d'amour pour mettre en doute la parole sainte. Elle comprenait qu'elle souffrirait, peinerait et pleurerait ; mais elle se souvenait des promesses d'en haut.

Cependant, elle devait faire comprendre aux enfants la gravité de la situation. Que décider à leur égard ? S'ils continuaient à apprendre des états, il faudrait encore à l'un deux années, à l'autre trois années d'apprentissage. Certes, Catherine pouvait compter sur des semaines régulières soldées douze francs, mais ils étaient dix !

Avant tout, elle devait causer avec eux. Si elle les trouvait à la hauteur de la situation présente, elle n'appréhenderait rien.

Assise devant le foyer, tandis que cuisait la soupe matinale, elle reprenait et retournait ces questions dans sa pensée.

Un bruit léger se fit près d'elle : Louise venait lui jeter ses bras autour du cou.

— Déjà levée ! dit la mère.

— Après toi, et j'en ai honte.

— Tu es une enfant, Louise.

— Où il y tant d'orphelins, on ne doit plus compter d'enfants. Je n'ai guère dormi, vois-tu, et j'ai beaucoup réfléchi. Je crois que Dieu bénira mes résolutions et mes projets. Je deviendrai une petite mère pour les plus jeunes de mes frères et de mes sœurs. Quand tu iras en journée, tu me les confieras. Ils sont doux et bons, j'en ferai ce que je voudrai. Tandis qu'ils joueront, je repriserai, je repasserai le linge. J'ai pas mal appris durant une année d'apprentissage chez Mme Simon. Oh ! je t'en prie, prouve-moi que je t'inspire assez de confiance pour me les laisser quand tu t'absenteras !

— Oui, ma Louise, oui ; Georges, Marie, les jumeaux, Vincent et Nichette seront désormais à nous deux. Dans l'horrible malheur qui m'accable, c'est une grande consolation pour moi de te trouver si raisonnable et si dévouée.

— Alors je commence tout de suite, dit l'enfant.

— Louise s'approcha du lit de Marie et l'éveilla doucement.

Elle comptait neuf ans. C'était une jolie et mutine enfant, blanche, vermeille, avec des cheveux blonds, dont aucun peigne ne parvenait à maintenir les boucles rebelles. Quand elle ouvrit ses grands yeux bleus, elle sourit d'instinct. Durant le sommeil s'étaient envolés les souvenirs lugubres. La vue du visage sérieux de Louise lui rappela subitement la vérité, et une larme coula dans ses cils.

— Lève-toi, dit Louise il faut m'aider.

Marie obéit silencieusement et rapidement.

En un instant elle fut debout, habillée, peignée, prête à exécuter les ordres de sa sœur.

Alors toutes deux prirent les petits dans les berceaux, et se partagèrent la besogne. Georges, qui allait sur ses dix ans, n'avait besoin

de personne ; Vincent, les jumeaux et Nichette étaient seuls dans l'impossibilité de s'aider. En un tour de main, ils se trouvèrent prêts, et les deux fillettes les conduisirent à Catherine au moment où les trois aînés entrèrent dans la salle.

Il s'embranchèrent la mère, se mirent à table sans parler, à la place de chacun d'eux, fumait une écuelle remplie de soupe. Nichette avait droit à une tasse de lait.

On mangea vite. Il était facile de voir que les enfants avaient peine à finir ce déjeuner. Quand les écuelles furent vides, Catherine les enleva, puis elle revint prendre place à table.

Nichette sur ses genoux, elle resta un moment silencieuse, puis, après avoir reposé ses yeux sur chacun des enfants, elle se tourna vers les trois aînés :

— Vous êtes bien jeunes, leur dit-elle, pour raisonner de choses graves ; mais je vous ai élevés de telle sorte que votre raison est déjà formée. Je ne veux point décider sans vous de votre avenir. Ecoutez-moi donc, François, Pierre et Julien, vous me répondrez ensuite. Aimez-vous les états que le père vous a choisis ?

— Mère, répondit François, je compte seize ans. Dans une année je serai ouvrier et je gagnerai de bonnes journées. Alors il me sera possible de te venir en aide dans une large mesure. Cependant, si tu crois ne pouvoir te passer présentement de mon salaire, je puis me faire manouvrier ; je suis robuste, et je gagnerai bien deux francs cinquante par jour.

— Ce serait un gros sacrifice qu'il faut tâcher d'éviter. Et toi, Pierre ?

— Moi, je n'ai que quinze ans, et il m'en faudra deux pour finir mon apprentissage : mais il y aurait peut-être moyen de tout concilier. Si tu signais avec mon patron l'engagement de me laisser un temps égal chez lui, à moitié du prix des journées ordinaires, comme c'est un brave homme comprenant notre situation, il consentirait, je pense, à me payer dès à présent.

Voilà une excellente idée, répondit Catherine. En effet, si Devor te donnait maintenant trente sous par jour, tu pourrais, quand tu seras ouvrier, travailler chez lui pour deux francs cinquante l'espace de deux autres années.

— Il m'aime beaucoup ; je lui en parlerai aujourd'hui.

— Et toi, Julien ?

Julien était le plus faible des trois : grand pour son âge, mince, beau de visage, avec une certaine grâce de fille que contribuait à augmenter ses longs cheveux blonds, dont Catherine était fière, il était, certes, le plus charmant de toute cette saine et robuste famille.

Souvent la mère avait pensé que celui-là serait un savant ; elle se disait qu'elle aimerait à le voir maître d'école, enseignant les petits logés dans une belle maison, ayant son banc à l'église, et chantant les offices de sa voix d'ange, car Julien avait une voix ravissante, souple, ailée, avec notes d'or. Lui aussi caressait ce rêve. Quand il comparait ses mains blanches et délicates à celles de ses frères, il se disait qu'il serait incapable de soulever des fardeaux ou de manier de lourds outils ; et il s'efforçait d'apprendre, de garder les premières places, afin de mériter qu'on lui laissât suivre sa vocation.

Cependant, en présence du malheur qui les frappait, il comprit ce que son devoir lui commandait, et, levant vers Catherine ses beaux grands yeux profonds :

— Je ne dois plus songer à poursuivre mes classes durant la journée, dit-il ; si vous le permettez, cependant je continuerai à aller à l'école du soir, afin de ne point oublier ce que j'ai appris. Je puis gagner tout de suite de l'argent, en entrant en qualité de porteur à la tuilerie. Le maître d'école m'aime assez pour continuer à s'occuper de moi. Quand des jours meilleurs viendront, je reprendrai peut-être mes premiers projets.

— Oui, mon enfant, tu les reprendras, dit Catherine, en effleurant de ses doigts tremblants la blonde chevelure de son fils. Merci à vous trois de comprendre comme vous le faites les exigences du présent. Dieu nous aidera dans l'avenir qui est à lui. Faisons donc nos comptes : Devor acceptera la proposition de Pierre. Le prix de ta journée et la sienne monteront à trois francs ; la mienne en produira deux ; en tout : cent sous par jour. Cent sous par jour pour onze personnes !... Mes chéris, c'est à peine le pain. Heureusement, notre provision de pommes de terre est abondante. Nous élèverons des lapins et Marie ira leur chercher l'herbe nécessaire. Georges et Claudin nous approvisionneront de bois ; ils tâcheront même que nous puissions en vendre un peu, afin d'ajouter à nos recettes. Vincent, Claudine et Nichette seront les seuls qui ne pourront encore nous aider ; mais ils nous aiment, et leurs caresses nous reposent des fatigues de la journée !

Catherine se leva, et regardant ses trois aînés :

— Vous voilà de petits hommes ! dit-elle, que Dieu vous bénisse pour la consolation que je vous dois !...

Elle les embrassa longuement dans les cheveux, avec une tendresse passionnée !

— Allez à vos ateliers, dit-elle ; Pierre, parle à Devor, et tâche de m'apporter ce soir son acquiescement. Ne demande qu'une seule chose